

Bisanswa, Justin K et Kavwahirehi Kasereka (eds.), *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Honoré Champion, 2011. Un vol. de 601 p.

Ce gros ouvrage rassemble les textes de trente-cinq contributeurs autour de la question ouverte et complexe de l'énonciation du social dans le roman francophone du Sud, en particulier africain (deux articles portent sur les Antilles et un sur Tahiti). La Préface de Jean Bessière couplée avec l'introduction des deux coordinateurs du volume mettent clairement en perspective le fil directeur de l'ensemble : quels types d'interactions s'établissent entre les réalités sociales et le phénomène littéraire compris dans sa plus grande extension, du point de vue de la dynamique qui associe des énonciations et des textes. Pour Bessière, le roman francophone d'Afrique se caractérise par une intensification du processus réaliste produit par la radicale exclusion de toute instance d'intériorisation garantissant une mise en représentation du réel : dire le social passe alors par une « présentation en extériorité » qui interdit le surplomb de la conscience. Bisanswa et Kavwahirehi prolongent ce point de vue en partant de l'idée que le social ne peut se dire qu'à partir d'un horizon événementiel où s'inscrit l'énonciateur. Le sens du social, comme le sens de l'humour, naît d'un rapport immanent au réel, au cœur de la confusion, qui force à penser, à lire et à dire.

Les contributions sont regroupées en deux parties portant respectivement sur la question du dit (« l'Histoire en morceaux ») et du dire (« Dialectique de l'écriture »). La première partie fait jouer la triade « réel – social – histoire » pour faire apparaître comment les écrivain(e)s francophones pratiquent une écriture qui tend à briser le miroir de la réalité tel qu'il leur est tendu au moins depuis l'époque coloniale. Trois articles (Rajaa Berrada Fathi, Christine Détrez et Anne Simon, R'Kia Laroui) portent sur la façon dont les écrivaines maghrébines parviennent à rendre opaque le tableau historique et social des sociétés du Maghreb par une hyperfocalisation sur l'expérience de lieux intimes, discrets voire indiscrets. L'orientation autobiographique naît moins d'un désir d'expression de soi, que d'une tactique de brouillage : il s'agit de remettre en perspective l'histoire et le social du point de vue de l'expérience concrète que l'on peut faire de lieux obscurs, dissimulés au cœur du réel comme l'envers du miroir. La même idée est reprise par Sada Niang, dans une analyse de l'expérience de la prison comme foyer de diffraction de la réalité historique et sociale, notamment dans le cinéma malien et sénégalais.

La métaphore du miroir brisé est implicitement déclinée au long de différents articles consacrés à Mongo Béti, Henri Lopès, Ken Bugul, Kourouma, Driss Chraïbi, Leonora Miano, Fatou Diome, Were Were Liking et Alain Mabanckou. Bessière montre à propos de Kourouma comment l'éclatement du miroir du réel est la condition pour le mode de constitution des personnages romanesques, dont le processus de subjectivation par allégorisation passe par un retraitement de ces éclats de réel, matériaux symboliques nécessaires à la constitution d'une expérience globale du monde. Dans le même esprit, Elisabeth Mudimbe-Boyi fait une lecture de *Le Lys et le flamboyant* de Lopès comme parcours de personnages métis propulsés par cet effondrement de la cohérence historique. Dans un article subtil, consacré aux textes de Ferdinand Oyono et Mongo Béti écrits à l'époque coloniale, Cilas Kemedjo propose d'analyser le renoncement à l'univocité de l'Histoire et au fétichisme de la lettre à partir de l'opposition entre les « évolués » et les « diplômés » : le voyage en France des diplômés, qui est le sésame pour une prise de conscience d'un réel diffracté, va permettre une « parade du savoir » qui prend le relais et entre en conflit avec une « parade de la lettre », sur laquelle s'appuie le pouvoir des « évolués ».

La seconde partie de l'ouvrage porte sur l'énonciation romanesque dans ses implications sociales. Cette question, déjà abordée dans la première partie, notamment par Mamadou Diawara qui fait apparaître l'intérêt de faire entrer les problématiques de l'oralité traditionnelle dans une redéfinition de la notion d'auteur. Deux lignes de force peuvent être dégagées à

partir des enjeux énonciatifs. Quelques articles, comme celui de Bisanswa sur *Rue Félix Faure* de Ken Bugul, de Mbaye Diouf sur Aminata Sow Fall, Katell Colin sur « l'Africain dans le roman antillais », s'intéressent à la possibilité d'une dissolution énonciative dans la multiplicité sociale qui pourra prendre la forme de la rumeur, de la voix des autres, voire du stéréotype. L'écrire est alors une « occasion sociale », selon l'expression de Goffman, reprise par Bisanswa : c'est-à-dire un événement de rencontre entre éléments hétérogènes d'où pourra naître du sens. Dans cette perspective, le social n'est pas à comprendre comme un cadre à l'intérieur duquel l'écrivain jouirait d'un statut, mais plutôt comme un espace événementiel, instable, où est prise l'écriture comme occasion de renouvellement du sens. Dans cette perspective, l'article de Kavwahirehi sur les récits de Georges Ngal comme gestes sociaux, aux prises avec l'idéologie de l'authenticité dans le Zaïre de Mobutu, montre comment dans ces textes, la pensée naît du combat et du corps à corps avec des discours contraignants.

D'où l'importance des stratégies de distanciations ironique, parodique, satirique (L. A. Kasende à propos de Mudimbe, Léontine Gueyes-Troh à propos de Fantouré, Mireille Nnanga à propos de Beyala et Diome) : dans tous les cas la distanciation est une façon de reconstituer un moi à partir de ces paroles plurielles. L'ironie n'est pas distance froide, mais processus souvent douloureux de subjectivation par distanciation. Le littéraire est une autre façon de nommer ce processus comme le montrent Sélom Gbanou à propos des figurations de l'écrivain dans *Verre cassé* de Mabanchou et Alaeddine Ben Abdallah à propos de l'œuvre de Khatibi. Le « littéraire », et l'écrivain qui l'incarne, ne sauraient être autre chose qu'un événement social, c'est-à-dire une occasion pour le social de mettre en doute sa propre consistance, ou du moins de mettre en doute les certitudes sur lesquelles il croit être fondé.

L'ouvrage se termine par un remarquable texte de Bernard Mouralis, qui porte en une trentaine de pages un lumineux regard sur son propre parcours de recherche, marqué à la fois par la conviction que la littérature est totalement ancrée dans l'espace social et qu'elle est un levier essentiel du devenir des sociétés humaines.

Xavier GARNIER